

La ville sur mesure

François Grether

Grand Prix de l'urbanisme 2012

Hommage à
Marcel Roncayolo

sous la direction de
Ariella Masboungi

coordination éditoriale
Olivia Barbet-Massin

Sommaire

Préface	6
Une juste mesure pour des stratégies urbaines fortes <i>par Cécile DUFLOT,</i> ministre de l'Égalité des territoires et du Logement	
Débat du jury	8
François Grether sort du bois	
François Grether, Grand Prix de l'urbanisme 2012	13
La qualité urbaine est invisible, <i>par Ariella MASBOUNGI</i>	14
La ville sur mesure, <i>par François GRETHER</i>	16
Réalisations et projets	32
— Conjuguer les temps de la ville	34
— La règle au service du projet	42
— L'urbanisme fait place à l'architecture	46
— Grands territoires et espaces naturels, composantes urbaines	54
— Les rivages, fils conducteurs des projets	62
— Articuler plan et projet	72
Hommage à Marcel Roncayolo	80
Marcel Roncayolo, érudit, éclectique et nomade, <i>par Francis CUILIER</i>	83
Bibliographie	86
Marcel Roncayolo, conteur de ville, <i>par Ariella MASBOUNGI</i>	88
La ville est toujours la ville de quelqu'un, <i>par Marcel RONCAYOLO</i>	94
Le jury du Grand Prix de l'urbanisme 2012	110

Débat du jury

François Grether sort du bois

Le jury du Grand Prix de l'urbanisme 2012 a fait taire les sceptiques qui doutent de la richesse du « vivier » des urbanistes en France à mériter le prix — au point que certains militaient même pour un prix biennal. Que nenni ! Le message est clair : le tarissement des talents n'est pas à l'ordre du jour. « Nombreux sont ceux qui méritent cette année le prix », tel a été le leitmotiv. Le débat a vu émerger essentiellement quatre noms : Jean-Marie Duthilleul, Paola Viganò, l'équipe Obras (Frédéric Bonnet et Marc Bigarnet) et François Grether.

Comme toujours, la préoccupation du jury est de repérer quel thème — quel enjeu — est représentatif de la situation de l'année. N'oublions pas que, si le Grand Prix de l'urbanisme a pour première vocation de mettre en évidence les avancées conceptuelles, méthodologiques et sociétales portées par une personnalité, saluée pour avoir fait avancer la discipline, il a aussi pour objectif de donner une meilleure visibilité à l'urbanisme auprès d'un public non averti, et donc de communiquer, pas seulement sur un nom, le plus souvent ignoré du public, mais sur un thème appropriable. C'est ainsi qu'en 2011 l'émergence de la notion paysagère dans les défis urbains a désigné le paysagiste Michel Desvigne lauréat, pour son rôle hybride qui sait entrecroiser le minéral et le végétal à de vastes échelles et anticiper, par le paysage, les espaces de demain. Il ne fait aucun doute que le thème de l'articulation entre la nature et la ville « parle » au plus grand nombre.

À l'heure de la raréfaction des ressources énergétiques, le thème des transports (et le besoin d'innovation attendu) a semblé à la majorité des membres du jury 2012 essentielle¹. Pour la qualité de son exercice, pour son rôle dans la sensibilisation de la SNCF aux questions urbaines et architecturales autour des gares, pour l'exportation de son savoir-faire en matière de constructions de gares et de lien avec l'urbain, pour son apport dans le débat du Grand Paris sur les transports et les déplacements dans le cadre de l'équipe pilotée par Jean Nouvel, mais aussi pour l'exposition « Circuler² », dont il est le commissaire, à la Cité de l'architecture et du patrimoine, l'architecte ingénieur Jean-Marie Duthilleul est apparu d'emblée, aux yeux de nombreux membres du jury, comme l'« homme de l'année ». « Il ne s'agit pas ici, a précisé Michel Desvigne, de débattre de notions esthétiques mais du chemin

[1] Le jury s'est réuni le 30 mai 2012 dans les locaux du Conseil général de l'environnement et du développement durable, tour Pascal, à la Défense.

[2] Exposition « Circuler. Quand nos mouvements façonnent les villes », Cité de l'architecture et du patrimoine, 4 avril-26 août 2012.



« Une contribution indiscutable, insuffisamment reconnue (malgré plusieurs nominations au Grand Prix de l'urbanisme), à plusieurs opérations d'aménagement majeures des grandes métropoles françaises, en particulier celles de Confluence à Lyon et Batignolles à Paris, concrétisées aujourd'hui sur le terrain.

Une réelle ouverture des propositions, mettant en valeur les sites et structurant le développement sans préjuger excessivement des étapes ultérieures de définition du bâti et des espaces ouverts. Une grande qualité pédagogique, un souci de rester simple et accessible. »

Nathan Starkman, consultant, Grand Prix de l'urbanisme 1999.

« Je crois qu'il n'est jamais trop tard pour bien faire. Le jury du Grand Prix s'honorerait en reconnaissant enfin le rôle important et singulier joué par François Grether dans l'urbanisme français. Depuis les années 1970, à l'Apur (Atelier parisien d'urbanisme) tout d'abord, puis à la tête de l'atelier qu'il a créé et avec lequel il est intervenu de façon décisive dans tant de villes de France, de Nantes à Lyon, d'Amiens à Orléans, de Lille à Paris..., François Grether est le plus "urbaniste" des architectes français, celui qui cultive le moins l'ego dans ses interventions, qui a le mieux compris les processus de fabrication de la ville, qui sait le mieux faire de l'aménagement une œuvre collective. Il refuse volontairement la flamboyance, le tapage médiatique; il sait lire un territoire, écouter les élus, définir avec sûreté les lignes créatrices structurantes d'un projet d'aménagement (la grande diagonale de Paris-Batignolles récemment, à laquelle Renzo Piano vient de rendre hommage en s'en inspirant pour implanter le nouveau palais de justice à l'articulation de Paris et Clichy). François Grether parle avec des mots simples, dessine sans apprêt des plans qui sont des guides efficaces mais non émasculants pour les intervenants à venir. »

Jean-Louis Subileau, Une fabrique de la ville, Paris, Grand Prix de l'urbanisme 2001.

parcouru.» Ce chemin, dans le contexte d'une institution — la SNCF —, est pour le moins remarquable et dénote une lutte de conviction de longue haleine. L'idée d'une « année Duthilleul » n'a cependant pas convaincu certains membres du jury, étrangers pour la plupart, pour qui le lien gares/urbanisme n'a pas semblé une excellence française.

Si Paola Viganò a retenu l'attention du jury, c'est pour sa capacité à élargir le débat sur la ville durable, à faire la navette entre la théorie et la pratique, entre la grande échelle et la petite échelle, entre l'urbanisme et l'architecture — une démarche résolument ouverte. Quant au tandem Obras, salué comme une vraie entité, si la reconnaissance de son œuvre est acquise, ses apports théoriques et projectuels salués et le relatif jeune âge des deux protagonistes jugé doté d'une maturité remarquable, le jury a estimé qu'il manquait encore quelque chose à montrer, à démontrer, et que le temps de sa reconnaissance pleine et entière était encore à venir. Reste que certains (Kristiaan Borret, *bouwmeester* de la ville d'Anvers) ont salué le fait que le Grand Prix de l'urbanisme soit ouvert à cette génération (les quadras) résolument européenne.

Au final, le débat a tourné en faveur de François Grether. Le thème qui s'est dégagé cette année s'avère celui de la coproduction, celui de l'urbanisme en tant qu'exercice collectif, jeu d'acteurs, champ de pratiques complexes, mais surtout de l'exigence culturelle, méthodologique et multidisciplinaire d'aborder toutes les échelles et tous les sujets pour affronter les difficiles questions de la métropole. Bref, c'est la qualité d'un travail de fond qui est salué à travers la



figure de François Grether. Lequel affiche, en toute discrétion, une posture qui se défie des carcans et des cloisonnements, finalement une posture à la fois libre et mesurée. Joan Busquets, architecte catalan, Prix spécial du jury 2011, s'est montré surpris que François Grether ne soit pas déjà Grand Prix, « lui dont les opérations à Paris ont gardé intacte leur force depuis les années 1980 ». Même interrogation chez Philippe Bélaval, alors directeur général des Patrimoines au ministère de la Culture et de la Communication, qui a désigné sans détour François Grether « pour la continuité d'un travail de fond, reconnu ». L'interrogation a pris des allures courroucées chez Francis Cuillier, ancien directeur de l'agence d'urbanisme Bordeaux métropole Aquitaine, Grand Prix de l'urbanisme 2006, désormais consultant : « Pourquoi François Grether n'a-t-il pas été récompensé alors qu'il a formé nombre d'urbanistes, maîtres d'ouvrage talentueux qui, eux, ont reçu la distinction, notamment Jean-Louis Subileau et Nathan Starkman ? Il y a ici une forme d'injustice. Le fait qu'il ne soit pas un communicant ne doit pas être un frein. Sa production autant que sa pédagogie sont d'un apport considérable, et sa modernité assurée car il vient de gagner un important projet à Angers, qui marie eau, patrimoine, transports, mixité, etc. »

Donc acte. Au deuxième tour des votes, François Grether est désigné lauréat et... sort du bois.

Quant à l'hommage à Marcel Roncayolo, il émane d'une proposition de Francis Cuillier, qui a suivi son enseignement et reconnaît en lui un intellectuel engagé, libre, porteur de savoirs et de thèses essentielles à tout urbaniste digne de ce nom. Ce que tous les membres du jury ont approuvé. ■



LE PARLOIR PRINCE

PLACE D'ARMAND

LE PARLOIR PRINCE

DIRECTOR GENERAL
DE LA POLICE NATIONALE

LE PARLOIR PRINCE

PARTEILLES



François

Grand Prix de l'urbanisme 2012

Grether

La qualité urbaine est invisible

François Grether serait-il l'urbaniste de la ville invisible ? Lui qui sait créer les conditions de la ville du futur — un préalable d'autant plus essentiel que la visibilité de l'œuvre est faible et la notion d'auteur floue — œuvre sur tous les fronts, faisant mentir la catégorisation des métiers et la sectorisation des savoirs.

Saluer l'invisible, c'est ne pas montrer les efforts, une forme d'élégance qui n'étale pas le savoir et le talent nécessaires pour rendre la vie et la ville plus aisées, jouissives et confortables, effacer la démarcation entre l'action et l'existant.

La stratégie urbaine a longtemps été son mode d'exercice au sein de l'Atelier parisien d'urbanisme (Apur), aux côtés de deux futurs Grands Prix, Nathan Starkman et Jean-Louis Subileau, qui le reconnaissent comme leur maître. Nombre de grandes opérations stratégiques, comme le réaménagement du bassin de la Villette et Paris-Rive gauche, lui doivent le jour. Dans son exercice libéral, c'est là qu'il excelle, aimant cette phase amont qui permet de semer les germes d'avenir pour un territoire.

Pour ce faire, François Grether ne rechigne pas à s'attaquer à l'aridité de la règle. En effet, c'est bien par la maîtrise du Pos parisien, pensé par rues et comme un projet, qu'ont été possibles nombre d'opérations phares, comme celle de la rue de Meaux, dessinée par Renzo Piano, jouant des limites parcellaires pour créer un intérieur qui offre calme et nature en ville. L'écriture des Zac souples, la gestion du PLU de Boulogne et bien d'autres exemples illustrent cette maestria rare de combinaison droit-projet.

François Grether est aussi un maître de la conception urbaine : à Amiens, où les quartiers nord se réarticulent autour d'une ossature, un boulevard scandé de nouveaux équipements ; à Paris-Batignolles, où la ville se refait sur des friches ferroviaires, de même qu'à Lyon-Confluence, véritable laboratoire de recomposition urbaine ; et aujourd'hui Angers, où il se délecte à réunir ville et rivière, un des credos qu'il défend depuis toujours... Il prône un jeu libre de l'architecture, à laquelle il donne toutes ses chances de fabriquer de la diversité dans un cadre urbain porteur de créativité, affirmant que la



diversité résultante s'effacera avec le temps, car chaque époque porte style et identité.

Autre facette : son rôle d'assistance à maîtrise d'ouvrage, notamment à Boulogne-Billancourt, aux côtés de Jean-Louis Subileau, qui lui permet de démontrer à quel point la maîtrise d'ouvrage peut être inventive tant sur la faisabilité des projets que sur la forme urbaine et architecturale.

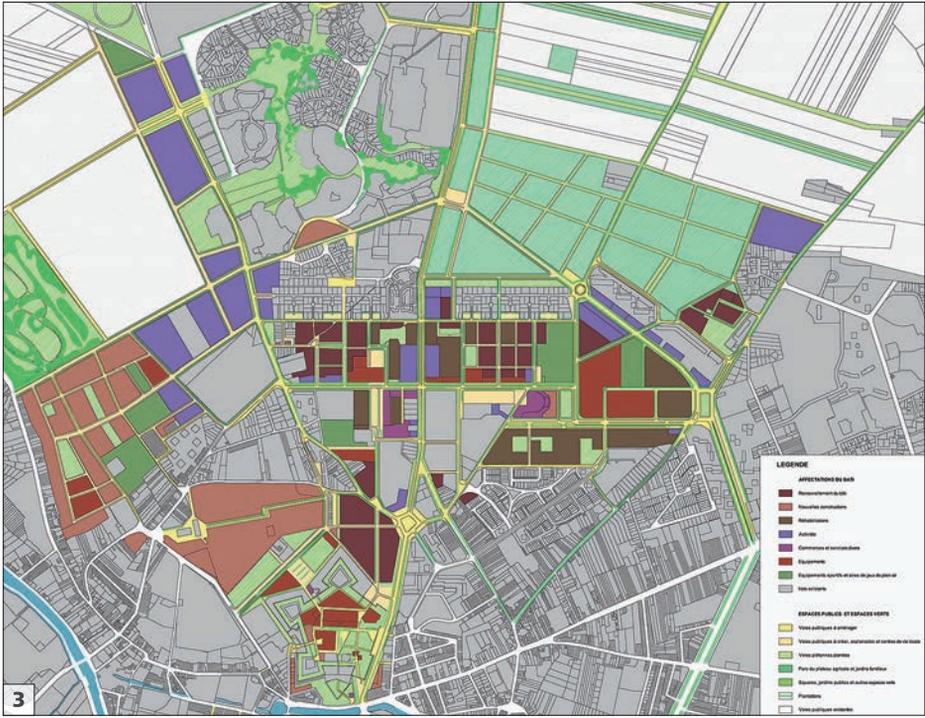
Il est aussi et surtout un homme de négociation. Négocier n'est pas céder. Compromis n'est pas compromission, mais condition du passage à l'acte, une forme de réalisme utopique, pour mettre en mouvement le territoire concerné. Ce qui le ravit, c'est quand le politique et le maître d'ouvrage racontent son projet comme étant le leur. Le projet devient collectif. Car le projet n'existe pas de manière solitaire, n'étant pas pour lui une œuvre d'auteur.

Enfin, il peut se vanter, malgré son extrême modestie, d'avoir rarement travaillé sur des projets sans suite. L'essentiel de ses efforts porte sur la prise de décision. C'est le début qui commande la suite. Puis le projet se conçoit et s'enrichit tout au long de sa durée. Le pragmatisme est essentiel. Sinon on est dans la recherche, et tel n'est pas le but de François Grether qui est un homme du faire. Et il y parvient !

François Grether sort toujours des limites qu'on lui donne, tant sur le plan périmétral que sur celui des thèmes à aborder. Jamais enfermé dans la posture du concepteur, il est un urbaniste complet, sensible à toutes les dimensions de l'urbanisme — chose plus rare qu'on ne le pense —, maîtrise toutes les échelles, les croise, et s'inquiète de ce qui échappe aux acteurs de l'urbanisme : la ville générique, les ensembles d'habitat individuel qui s'étalent toujours plus loin, toujours plus mal, les petites villes sans moyens de maîtrise urbaine et, plus que tout, la banalisation qui menace l'urbain.

La curiosité et la vigilance doivent être le propre de l'urbaniste, mais aussi la capacité à proposer, très au-delà des questions posées, sans dogme et sans *a priori*, un devoir d'alerte ! ■

Ariella Masboungi



Maîtrise d'ouvrage :

Ville d'Amiens, Sem Amiens Aménagement.

Conception et maîtrise d'œuvre depuis 1997 :

François Grether, architecte urbaniste mandataire; Jacqueline Osty, architecte paysagiste; OGI, bureau d'études techniques; puis François Grether, architecte en chef de la zone d'aménagement concerté; Arpentère paysagistes, maître d'œuvre des espaces paysagers.

1-2. Amiens, quartiers nord, secteur Paix-Guynemer, avant-après, 1997-2002.

3. Plan-cadre large, 2004.

4-5. Avenue de la Paix, 2007.

Articuler plan et projet

La notion de projet est, à mon sens, essentielle pour notre société, souvent frileuse et passéiste. Le projet consiste en une vue d'avenir partageable, une stratégie ou une construction prospective de tous ordres, social, économique, culturel, urbain... De telles projections urbanistiques sont nécessaires pour l'équilibre et le devenir des villes; le projet ne devrait pas être confondu avec sa figuration graphique, bien que cela soit si souvent le cas.

Le plan peut être entendu de diverses manières, comme la planification qui énonce les actions à mener ou comme le mode de représentation plane d'un territoire et, éventuellement, de son état futur après aménagement. C'est alors l'instrument courant et commun de l'urbaniste. J'aime évoquer l'anecdote de Hans Scharoun (architecte berlinois, 1893-1972), qui, en première leçon de son enseignement, vers 1925, demandait aux étudiants de faire une maquette de cube collée sur une planche, puis de décrire ce qu'ils voyaient. Le but était de révéler que la face inférieure du cube, la 6^e face collée, invisible, mais que l'on dessine sans cesse, c'est le plan. La force du projet est avant tout dans les idées et les volontés communes; le plan n'est alors qu'une figuration des dispositions prévues. Il y a ainsi une distance entre projet et plan.

En France, projet et planification sont peu valorisés, souvent considérés comme des intentions incertaines, insuffisamment crédibles, alors que sont en question la gestion et l'avenir des agglomérations et des grands territoires. Il est vrai que le mot planification recouvre un modèle rigide et évoque une politique dépassée. Mon intérêt pour les travaux prospectifs a trouvé matière avec mon expérience à l'Atelier parisien d'urbanisme (Apur), où nous avons l'opportunité d'élaborer des propositions de différentes dimensions, pour un coin de rue, pour un îlot et pour Paris entier.

Avec Jean-Louis Subileau (alors directeur adjoint de l'Apur) et les autres, nous regrettons de contenir nos réflexions dans les limites du périphérique. Il ne me semble pas possible de travailler sur Paris *intra-muros* sans envisager les enjeux des territoires et espaces voisins. Un



périmètre est justifié quand il s'agit d'architecture liée à une unité foncière précise ou quand il s'agit de procédures administratives dont les effets juridiques doivent être bien définis. Mais les périmètres sont généralement inopérants pour la vie collective, ainsi que pour les mouvements de la ville et la conception de projets urbains qui s'y rapportent.

Quand, en 1982-1983, nous avons entrepris à l'Apur le plan-programme de l'est parisien — document de référence pour une vaste série d'aménagements urbains dans sept arrondissements —, nous n'avions ni méthode ni périmètre. La méthode s'est définie progressivement, en essayant de trouver des cohérences entre l'existant, les réalisations en cours de mise en œuvre et les projets nouveaux plus ou moins élaborés. Quant au périmètre de ce plan, il ignorait les limites administratives, jusqu'à ce que les élus exigent de suivre le contour des arrondissements. Ce plan-programme est un jeu de poupées russes pour une démarche d'ensemble, comprenant des projets de tailles et de natures très différentes, allant de la mise en valeur d'espaces publics, tels que la place Stalingrad, à l'urbanisation de grandes emprises, comme Paris-Rive gauche.

La question du projet et de la planification des territoires à grande échelle conduit à évoquer les débats et propositions actuelles sur le Grand Paris.

Le Grand Paris, magnifique sujet, est l'objet d'un ancien débat, vieux d'un siècle. Son intervention est plus que jamais une nécessité. Si je n'ai pas été candidat à la consultation sur le Grand Paris lancée par le ministère de la Culture et de la Communication en 2009, c'est que je ne voyais pas ma place dans cette double démarche, d'une part, assez technocratique pour la grande ligne de métro, d'autre part, de communication pour les concepteurs retenus et surtout sans participation des collectivités locales. À ce sujet, j'ai participé, en 1982, à un groupe de travail pour une réforme institutionnelle de l'agglomération parisienne proposée à Gaston Defferre, ministre de l'Intérieur et de la Décentralisation. Nous préconisons alors de constituer une forme de Grand Paris réunissant Paris, les Hauts-de-Seine, la Seine-Saint-Denis et le Val-de-Marne; sans succès.

Aujourd'hui, tout projet, de petite ou grande dimension, réclame pour exister véritablement le concours, si ce n'est la convergence de la plupart des acteurs concernés. Par ailleurs, j'attends du projet métropolitain qu'il concentre les efforts, les interventions et les financements sur les thèmes et les lieux d'actions prioritaires, bien identifiées, sélectionnées : par exemple autour de la direction Paris-Roissy au milieu de la Plaine de France et autour du fleuve d'Ivry à Corbeil-Essonnes, au cœur de Seine-Amont, où se trouvent rassemblées les difficultés sociales majeures, les plus importantes disponibilités foncières et les grandes infrastructures de déplacement. ■

Plan-programme de l'est parisien, 1983

ALLER-RETOUR ENTRE PROJETS LOCAUX ET PROJET GLOBAL

À côté des « grands projets » de l'État, initiés à la fin de 1981, le maire de Paris a souhaité engager les actions de mise en valeur locale de l'est de la capitale, longtemps défavorisé. À l'Apur, François Grether est chargé de l'élaboration d'un document d'urbanisme d'un type inédit, une sorte de plan de référence, un exercice de programmation spatialisée, facilement lisible.

Le rôle de ce document répondait principalement à trois buts :

- rendre public et développer une série de projets nouveaux en faveur de la vie locale des quartiers les moins favorisés ;
- orienter et coordonner les actions des services de la Ville, car le nombre de directions avait été largement augmenté ;
- marquer la prééminence de la mairie centrale vis-à-vis des nouvelles mairies d'arrondissement qui, à ce moment, allaient être instituées par la loi de décentralisation.

Sur le très vaste territoire de sept arrondissements, le plan-programme annonce et organise une série de nouveaux projets urbains, entrecroisés avec les principaux aménagements en cours. Il quantifie et articule tout d'abord les espaces de voie publique à créer ou à mettre en valeur, ainsi que les équipements de voisinage et espaces verts à réaliser, les logements et locaux d'activité à construire. Il porte ainsi exclusivement sur les contenus de projets et ne concerne volontairement pas les diverses procédures de mise en œuvre (zones d'aménagement concerté, secteurs de plan-masse, modification du plan d'occupation des sols, opérations diffuses, etc.). Après la nouvelle définition des documents d'urbanisme réglementaires du plan d'occupation des sols (POS) et du schéma directeur en 1977, la démarche du plan-programme est essentiellement pré-opérationnelle. Empreinte de pragmatisme, elle vise à mettre en œuvre les orientations et dispositions d'urbanisme qui rompent avec les principes de l'époque antérieure. C'est à partir d'approches locales, exploitant diverses études ponctuelles de l'Apur, et du repérage de nouveaux sites de projet qu'est élaborée une large visée projectuelle cohérente. Comme initialement prévu, ce plan-programme a fait l'objet de bilans et mises à jour, suivant son avancement.

Plan de référence pour sept arrondissements de Paris, voté par le Conseil municipal en 1983. Élaboration : Apur.

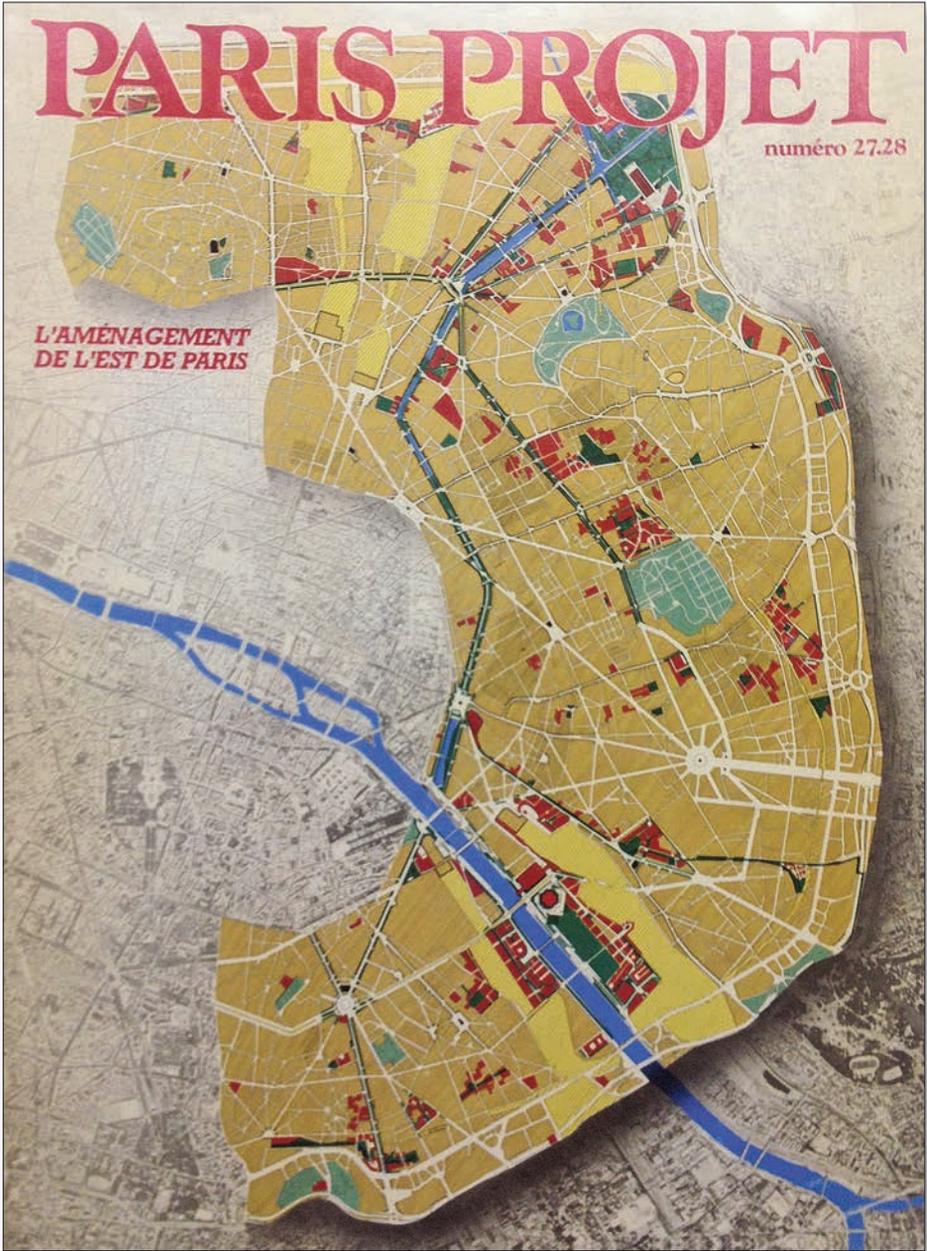


Trois architectures remarquables « permises » par les orientations d'urbanisme du plan-programme de l'est parisien : îlot Candie-Saint-Bernard (gymnase et logements), Paris 11^e ; Massimiliano Fuksas, 1987.

Ensemble de logements, rue de Meaux, et son square intérieur, Paris 19^e ; Renzo Piano, architecte ; Michel Desvigne et Christine Dalnoky, paysagistes, 1989.

Ensemble de logements, boulevard de Belleville, Paris 20^e ; Frédéric Borel, architecte, 1989.

Page de droite : plan-programme de l'est parisien, couverture de la revue *Paris Projet*, éditée par l'Apur, n° 27-28, 1983.



/ La ville sur mesure, François Grether Grand Prix de l'urbanisme 2012 / ISBN 978-2-86364-212-2

www.editionsparentheses.com

Paris-Rive gauche, 1987-1992

EXTENSION DU CENTRE ENTRE FLEUVE ET CHEMIN DE FER

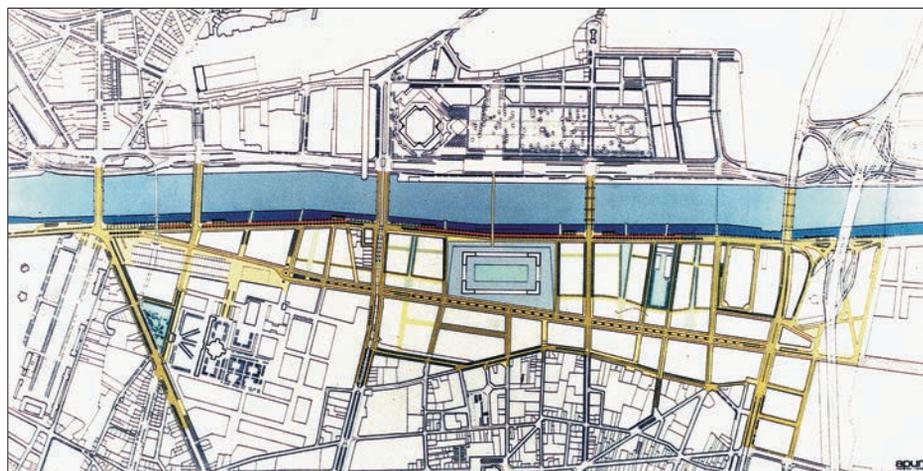
Après les candidatures de Paris pour les Jeux olympiques de 1992 et pour une exposition universelle en 1989, abandonnée en 1985, une emprise ferroviaire de 15 ha est disponible. L'Apur demande en 1987 à François Grether d'engager les études sur le secteur de Tolbiac; la situation en bord de Seine conduit à proposer une méthode ouverte dans le but de renouveler l'approche conceptuelle pour un tel projet. Cette méthode procède par consultations et débats successifs avec divers invités. Les propositions de différents architectes urbanistes sont examinées à trois reprises. Ainsi la démarche élargie repousse progressivement les contours du site à aménager, d'une part, aux secteurs voisins d'Austerlitz et Masséna sur la longueur du fleuve et du faisceau ferré entre le jardin des Plantes et le boulevard périphérique, et d'autre part, sur toute la largeur des emprises ferroviaires entre le fleuve et les tissus urbains existants du 13^e arrondissement. La confrontation de l'urbanisation d'emprises étendues sur 130 ha avec le faisceau ferré pose question,

au point que certains préconisent un recul de la gare. François Grether propose, au cours des échanges avec la SNCF, de recourir à un système de voies en ouvrages d'art comprenant une avenue longitudinale au-dessus de l'axe des trains. Il est fait référence à Park Avenue de Manhattan. Plus tard, l'option de recourir à une dalle prévaudra. Le développement du projet est marqué par une hésitation sur les hauteurs de construction. Il est envisagé de ponctuer ou jalonner le paysage riverain par des immeubles en hauteur. Après la décision négative du maire, François Grether propose d'instaurer une silhouette inclinée, haute près de l'avenue sur le fer et basse en bord de Seine. C'est alors qu'intervient la définition de l'emplacement de la Bibliothèque nationale, qui déclenche le début des aménagements.

Maîtrise d'ouvrage : *Ville de Paris, puis Semapa.*

Études 1987-1992 :

Apur, avec François Grether, puis avec Pierre Micheloni, André-Marie Bourlon, François L'Hénaff.



Plan des espaces publics de Paris-Rive gauche, Apur, 1990.

Ille sur mesure, François Grether Grand Prix de l'urbanisme 2012 / ISBN 978-2-86364-212-2



Marcel

Hommage à

Roncayolo





Marcel Roncayolo, érudit, éclectique et nomade

J'ai connu Marcel Roncayolo alors que j'étais son étudiant à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), où je suivais le séminaire qu'il avait organisé avec l'historien Louis Bergeron.

À l'université de Bruxelles, j'avais eu la chance d'être l'élève d'un éminent géographe qui m'avait réellement intéressé, Pierre Gourou. Car la géographie, telle qu'elle était — et est d'ailleurs souvent encore — enseignée, restait cantonnée à un registre assez traditionnel, fondé sur la description, héritage trop figé de Paul Vidal de La Blache.

L'intérêt de la démarche de Marcel Roncayolo et de Louis Bergeron tenait en particulier à la prise en compte de la dimension historique de la ville, ce qui était relativement nouveau dans l'école française de géographie. On trouvait là les ingrédients qu'allait développer ensuite Marcel Roncayolo dans tous ses travaux : le champ de la ville, le champ urbain, apparaissait comme un champ interdisciplinaire, où géographie et histoire étaient donc mêlées. Ses propos — car il ne pontifiait pas, mais discourait — étaient par ailleurs nourris et enrichis des recherches qu'il menait sur Marseille, sa ville natale et le sujet de sa thèse — un « terrain de jeux » et de réflexions prodigieux, dont il se faisait le fabuleux conteur. Il n'y a sans doute personne qui ait autant et aussi intelligemment écrit sur Marseille que lui.

Un autre apport de Marcel Roncayolo, dans le domaine de la géographie urbaine, est l'ouverture qu'il a opérée, en France, sur le monde anglo-saxon, ce qui à l'époque n'était pas évident, les années 1970 étant très marquées par l'impact du marxisme dans l'émergence de l'urbanisme, *l'Histoire de la France urbaine* Henri Lefebvre, puis ses élèves et ceux qu'il a inspirés, tels Henri Raymond ou Manuel Castells.

Marcel Roncayolo définissait la notion de métropole au-delà de ce qu'avait déjà imaginé l'école américaine¹, ainsi que l'école de Chicago. En outre, il a été, je crois, l'un des premiers, sinon le premier, à aborder le rapport entre forme urbaine et sociétés, le rapport à la dimension historique, donc la notion de temps dans la ville, notion sur laquelle il a beaucoup

[1] Avec notamment Jean Gottmann et son travail sur les « megalopolis ».

insisté et qui a été aussi un de ses points forts, sans oublier la vision culturelle de l'urbanité qui est la sienne... Son rôle a été très actif dans l'édition des cinq fameux volumes de *Histoire de la France urbaine*². Cette somme correspond à un champ très large d'interventions.

Marcel Roncayolo a aussi toujours insisté sur le fait que la ville était une combinatoire entre la morphologie, les acteurs, les facteurs économiques — de division sociale et autres. On voit bien que son approche est marquée par une grande interdisciplinarité. Je pense qu'il a participé activement aux conditions de constitution et d'exercice d'une pensée sur la ville, et son apport est en cela capital. Il se démarque sur ce point totalement de ce qui constitue encore pour une bonne part la géographie française, les traditionalistes se cantonnant à la géomorphologie, à la géographie physique, aux déterminismes...

Je ne sais pas si l'on peut dire que Marcel Roncayolo a fait école, car il ne s'est jamais considéré comme un maître et n'a pas cherché à avoir de disciples; c'est un homme trop modeste pour cela. Pour ma part, je suis conscient qu'il m'a ouvert les yeux sur la nature de la ville, sur le fait que son évolution dépendait de facteurs multiples, et de la dimension temporelle, vision qui n'était pas répandue à l'époque; sur le fait également que la ville était multiforme, multiface.

Dans son enseignement comme dans ses recherches, il revendiquait par ailleurs l'apport de l'intuition, ce qui, à l'époque, n'était pas non plus très orthodoxe... — l'intuition, qui produit des choses essentielles, a donc été le moteur de son travail. Il est qui plus est un homme immensément cultivé. Il n'a pas théorisé une méthode, et préfère déclarer qu'il a toujours «bricolé». Mais c'est un formidable raconteur de la ville, de sa pensée, et il possède des qualités d'orateur formidables. Il n'a jamais voulu se laisser enfermer dans un système, à l'image des recherches qu'il a conduites et des publications qui en ont découlé. Il a su faire prendre conscience que la géographie aidait à comprendre les matières plutôt créées par l'homme. Ainsi, même des choses et des lieux ayant disparu, ayant été détruits, restent dans la mémoire, et la ville résiste à toutes ses crises parce qu'elle se poursuit. Même si elle ne comporte plus de traces physiques, elle est tissée de ces traces qui perdurent aussi dans la pensée. Si l'on réfléchit au surdimensionnement de certains lieux symboliques dans la ville — prenons par exemple les arènes de Lutèce : à l'échelle de Paris, leur taille est ridicule, mais leur importance ne tient pas à cela —, il y a dans toutes les villes millénaires des quantités de lieux dont les restes physiques sont aujourd'hui microscopiques, mais qui détiennent une force invisible extrêmement puissante dans la mémoire collective. Marcel Roncayolo a toujours insisté sur cet aspect, sur le fait qu'un lieu est mémoire. C'est en cela, bien sûr, que le croisement des disciplines auquel il a procédé est essentiel : la géographie, par son approche des questions de matérialité, apporte à l'histoire, qui à son tour nourrit la géographie. Différents historiens l'ont marqué — quelles que soient les

[2] Rappelons qu'il a dirigé le dernier tome, portant sur la période la plus récente.



distances qu'il ait pu prendre avec eux parfois —, et j'en citerai sept : Marc Bloch, Fernand Braudel, Roger Dion, Lucien Febvre, Pierre Georges, Maurice Halbwachs et Ernest Labrousse.

Un point qui lui a toujours semblé devoir être abordé avec toute l'attention nécessaire — et cela tient à sa très grande culture, dans des domaines embrassant l'esthétique aussi bien picturale et musicale qu'architecturale —, c'est la place de la beauté dans la ville, laquelle n'est pas sans rapport avec la qualité de l'espace public. Ce qui participe d'un certain scepticisme quant à la mixité « forcée » que l'on croit de bon ton d'imposer dans les quartiers de nos agglomérations. Plutôt que d'appliquer une pseudo-uniformité dans les lieux d'habitation, et de prétendre mêler dans les mêmes immeubles des populations que tout sépare, la mixité doit avant tout passer par le traitement de l'espace public, d'où l'importance de la façade comme moyen de transition. Je le rejoins totalement ici. Les rues, leurs vitrines, les services, tous ces éléments concourent à la création de la mixité, et l'encouragent. Et le rapport à l'espace public, qui est intrinsèque à la ville, en est vraiment un fait générateur en Europe. Ailleurs, certes, les choses peuvent se passer différemment.

Enfin, je terminerai ce court hommage en rappelant sa propre position face à l'ensemble des questions que j'ai abordées. Il n'a jamais prétendu faire de « travaux pratiques » et se dit un peu « voyeur ». Ce qui l'intéresse, quant au processus de fabrication de la ville aujourd'hui, c'est d'analyser la manière dont on y réfléchit, les actions mises en œuvre, et d'observer selon quelles références et quels systèmes de décision l'on procède, dans la mesure où il s'agit de se poser la question de ce qu'est et peut devenir la ville. L'une des choses qui lui semblent, en effet, les plus absentes du monde actuel, c'est la pensée critique. Pour lui, la pensée est aujourd'hui instrumentalisée, le but étant de se donner des légitimations immédiates, alors que penser est précisément un travail critique.

Un autre point — et je conclurai là-dessus —, sur lequel Marcel Roncayolo a été assez clair, concerne la distinction à laquelle il procède entre l'objet de recherche et d'interrogation qu'est la ville et l'urbanisme, qui pour lui n'est pas un objet de recherche, ni une discipline, mais, à l'image de la politique ou de la médecine — avec ici le bémol nécessaire —, un domaine d'action. ■

Francis Cuillier, 8 octobre 2012

LETTRE À MARCEL RONCAYOLO

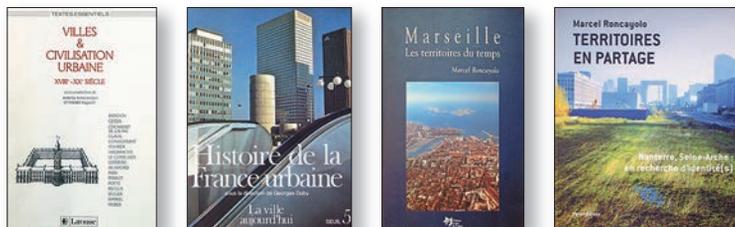
Aurélié Filippetti, ministre de la Culture et de la Communication, Paris, le 17 juillet 2012.

J'ai le plaisir de vous adresser mes chaleureuses félicitations pour l'hommage spécial que vous a rendu le jury du Grand Prix de l'urbanisme 2012, en raison de votre importante contribution à ce champ disciplinaire et professionnel, ainsi qu'à son histoire.

Cette distinction vient couronner votre remarquable carrière, dont je souhaiterais ici souligner la qualité.

Vous avez contribué à faire évoluer, en France, l'approche philosophique et pratique de ce domaine, en réalisant et diffusant, en tant qu'urbaniste et géographe, la synthèse des grandes écoles d'urbanisme et de géographie urbaine du XX^e siècle. Votre approche interdisciplinaire, prégnante dans vos travaux, contribue au rayonnement de votre pensée dans notre pays et à l'étranger.

Vos nombreuses publications, les responsabilités que vous avez exercées comme directeur adjoint de l'École normale supérieure de Paris, puis comme enseignant à l'École des hautes études en sciences sociales, ainsi qu'à l'université de Nanterre Paris X, font de vous un acteur incontournable de la géographie urbaine française. ■

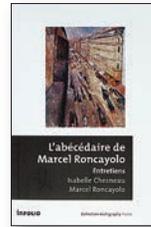
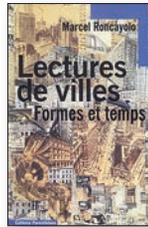
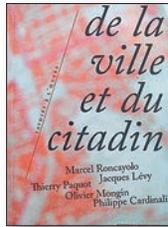
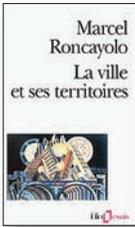


Bibliographie

Marcel Roncayolo est géographe et observateur de l'urbanisme. Il a été directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) et directeur de l'Institut français d'urbanisme de Paris. Il a placé au centre de ses recherches l'analyse des relations entre territoire et société, dans une lecture des structures urbaines où se croisent géographie et histoire. Marseillais d'origine, il a fait de la cité phocéenne son objet d'étude privilégié, mais trois autres villes l'ont « absorbé » par intermittence : Paris, où il a vécu la majeure partie de sa vie, ainsi que Rome et New York, où il est passé et qui lui ont offert matière à réflexions et analyses objectives.

La bibliographie qui suit — évidemment sélective — se situe au-delà des césures disciplinaires et reflète l'idée que les études de terrains relancent les études plus théoriques et *vice versa*. Pour Marcel Roncayolo, chaque livre, ou article, exprime une pensée du temps où il a été écrit et n'est jamais une réaction à une actualité pressante.

- *Géographie électorale des Bouches-du-Rhône sous la IV^e République*, en collaboration avec Antoine Olivesi, Paris, Armand Colin, coll. « Cahiers de la Fondation nationale des sciences politiques », 1961.
- « Le monde contemporain, 1914-1938 », in *Le Monde et son histoire [1968-1973]*, tome III, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1985.
- *Le Monde et son histoire [1968-1973]*, tome IV : *Le Second XX^e siècle*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1985.
- « Città », in Ruggiero Romano (dir.), *Enciclopedia Einaudi*, tome III, *Città-Cosmologie*, Turin, Giulio Einaudi, 1978.
- *Villes et civilisation urbaine, XVIII^e-XX^e siècle* (co-direction avec Thierry Paquot), Paris, Larousse, coll. « Textes essentiels », 1992.
- *Marseille. Les territoires du temps*, Paris, Éditions locales de France, 1996.
- « Logiques urbaines », in Georges Duby (dir.), *Histoire de la France urbaine*, tome IV : *La Ville de l'âge industriel* (sous la direction de Maurice Agulhon) [1980], Paris, Seuil, 1998.



- *Histoire de la France urbaine, tome V : La Ville aujourd'hui. Mutations urbaines, décentralisation et crise du citoyen* (dir.) [1985], Paris, Seuil, 2000.
- « L'aménagement du territoire, XVIII^e-XX^e siècles », in Jacques Revel (dir.) *Histoire de la France, tome I : L'Espace français* [1989], Paris, Seuil, 2000.
- *La Ville et ses territoires* [1990], Paris, Gallimard, 1997. Ce livre a comme origine l'article « Città », de l'*Enciclopedia Einaudi*, *op. cit.*
- *L'Imaginaire de Marseille : port, ville, pôle*, Chambre de commerce et d'industrie de Marseille-Provence, 1990 ; édition électronique : Lyon, ENS Éditions, coll. « Bibliothèque idéale des sciences sociales », 2013 (sur le portail OpenEdition Books).
- *Les Grammaires d'une ville. Essai sur la genèse des structures urbaines à Marseille*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), 1996 (thèse d'État).
- *Martigues. Regards sur un territoire méditerranéen*, en collaboration avec Jean-Charles Blais, Marseille, Parenthèses, 1999.
- *Lectures de villes. Formes et temps*, Marseille, Parenthèses, coll. « Eupalinos », 2002.
- « Relire La Méditerranée de Fernand Braudel », in Dominique Borne et Jacques Scheibling, dir., *La Méditerranée*, Paris, Hachette, 2002.
- « La ville est toujours la ville de quelqu'un », in *De la ville et du citoyen*, avec Jacques Lévy, Thierry Paquot, Olivier Mongin et Philippe Cardanali, Marseille, Parenthèses, coll. « Savoirs à l'œuvre », 2003.
- *Territoires en partage. Nanterre, Seine-Arche : en recherche d'identité(s)*, Marseille, Parenthèses, 2007.
- *L'Abécédaire de Marcel Roncayolo. Entretiens* (avec Isabelle Chesneau), Gollion (Suisse)/Paris, Infolio, coll. « Archigraphy Poche », 2011. ■

Marcel Roncayolo, conteur de ville

d'après un entretien avec Marcel Roncayolo, par Ariella Masbounji,
en collaboration avec Olivia Barbet-Massin, à Paris, le 18 juillet 2012.

Marcel Roncayolo est un homme du verbe, de la parole échangée, du dialogue. Parler est pour lui synonyme de spectacle et de libération, au contraire de l'écrit qui le bloque. L'écouter raconter la ville — essentiellement sa ville, Marseille — est une expérience savoureuse, ce qui n'empêche pas de le lire, et notamment de lire son Abécédaire, dit « Introduction à une lecture de la ville », né d'entretiens, justement. Ce qui n'empêche pas de lire aussi le texte qui suit (p. 94), intitulé « La ville est toujours la ville de quelqu'un », qu'il considère comme son testament, un texte synthèse où il convie à ses côtés de grands arpenteurs de villes, le Parisien Jules Romains, le Nantais Julien Gracq et le Marseillais René Allio, mettant au centre de sa réflexion l'individu, le sensible, le vécu, la mémoire, le parcours, le lien. Ce texte s'est accompagné d'études de terrain que Marcel Roncayolo a effectuées à Martigues et Nanterre — une démarche pour lui indispensable, car il sait bien que c'est en travaillant sur le terrain que l'on se charge d'idées et d'abstractions et que l'on donne du corps à ses écrits.

L'écouter conter, donc.

Liberté et intuition

« L'intuition est chose essentielle. Elle est sans doute le véritable moteur de mon travail. J'ai de ce fait toujours détesté l'excès des règles universitaires et suis hostile au protectionnisme disciplinaire. D'où les réserves qui m'ont été adressées au fil des années : de la part des économistes, dont j'ai, paraît-il, dévoyé la discipline en l'associant aux sciences sociales; de la part de quelques historiens, car j'ai écrit de l'histoire alors que je suis géographe, etc. Je suis un nomade; ma formation n'est pas purement universitaire, mais s'enracine dans un monde de culture libre, immergé dans les spectacles et la musique. J'ai appris le piano avant de savoir lire. J'ai toujours de la musique en tête, ce qui marque mes formes d'occupation de l'esprit. J'apprécie les études dans les universités améri-



caines, qui, contrairement au monde académique français, introduisent le geste à côté du verbe — pour exemple, Barbara Hendricks, diplômée à la fois de biologie et de chant. L'un des deux seuls endroits — avec la médecine — où ce type de rapprochement opère est peut-être l'architecture, qui nécessite idée et matière. L'architecture ne peut vivre que de leur association. L'intuition en est le fondement.

« L'intuition se révèle aussi dans le "bricolage", qui est plaisir de travail. Je procède par ajustements; je commence toujours une recherche en ayant une intention, mais l'intention de départ n'a souvent aucun rapport avec le résultat. De même, les sources révèlent souvent davantage et autre chose que ne laisserait supposer leur objet. J'ai ainsi trouvé à Marseille, dans des documents d'assainissement qui n'intéressaient personne, des sources de constructions et d'aménagements. Désormais les Archives de la ville conservent ces documents.

« Souvent, dans mes recherches, je pars d'une formulation banalisée pour la mettre en doute — par exemple, à partir de l'affirmation : "À Marseille, rien ne se passe comme ailleurs", ce qui n'a aucun sens car tous les ailleurs seraient des exceptions... Ce ne sont pas les exceptions qui sont à dénicher, mais la singularité, la manière dont un contexte peut expliquer et approfondir les choses et les modèles (ainsi, l'haussmannisation faite à Marseille sur le modèle parisien a tourné court, car le contexte est très différent). La recherche urbaine est trop souvent dirigée pour vérifier une hypothèse contraignante. Je préfère pour ma part me laisser conduire par les découvertes, qui me font dériver vers de nouvelles questions.

Beauté et plaisir

« La beauté est le nom de quelque chose qui n'existe pas et que je confère aux choses en échange du plaisir qu'elles me donnent. La beauté est difficile à évoquer, car elle porte sur des sentiments personnels et je ne veux pas généraliser. Dans sa manifestation extrême, elle relève à mon sens du sublime tel que conceptualisé par Kant. C'est pourquoi, pour décrire une ville, j'évoque davantage le plaisir qu'elle me procure. À Marseille, ma plus grande source de plaisir est le paysage né de la division cadastrale. Celle-ci m'a fait prendre conscience de la parcellisation du territoire et de la manière dont il est possédé et occupé, avec des maisons entre rues et jardins. J'habite dans ce genre d'espace, à l'angle de deux rues, sur la pente du jardin zoologique. Cette situation me donne une vue sur tous les jardins à l'arrière des maisons.

« Je ne suis pas insensible aux monuments, même si je suis davantage marqué par le tissu urbain. Je repense à l'impression magnifique que l'on ressent face au palais Longchamp, à Marseille, où s'orchestrent les jeux d'eau et les contrastes d'ombre et de lumière. L'architecture, de fait, s'inscrit dans quelque chose de plus complexe que sa seule matérialité. Au palais Longchamp, c'est l'eau qui prime. J'aime voir l'eau s'écouler

«ET MARSEILLE? PEUT-ON VOUS EN FAIRE PARLER?»

Marseille fut pour moi le lieu ou, mieux, l'instance de formation, de transmission et de prise de conscience. J'en ai fait plus tard mon laboratoire expérimental sur les questions urbaines. Mais depuis une dizaine d'années, je la fréquente de moins en moins et suis de trop loin son évolution. J'en connais mieux le passé, même proche, que l'actuel. On me pardonnera donc ces quelques observations, inégalement fondées et très partielles au regard des problèmes de cette ville et de son agglomération.

De l'héritage historique, la rue de la République est certainement un révélateur des distorsions entre intentions et réalités. Marseille, depuis le XVII^e siècle, entend s'affirmer par rapport à la capitale, mais en reçoit souvent les impulsions, de bon ou de mauvais gré : jadis, l'arsenal des galères, après 1830, Talabot et le chemin de fer, ainsi que la création des nouveaux ports en témoignent. Les spéculateurs de la Bourse parisienne, puis les banquiers saint-simoniens viennent jouer sur la ville, dans l'air surchauffé par les promesses de Suez. Mais la percée « impériale » répond mal aux attentes et possibilités de la bourgeoisie locale et à la prudence de la Banque de France, à la recherche d'un nouveau siège marseillais.

C'est bien le statut social de cet axe vertébral qui fait problème, ce qui rejaillit aujourd'hui avec le reflux du commerce maritime des ports du XIX^e siècle et le déperissement immobilier. Dès l'origine, sans doute, un malentendu : le modèle haussmannien s'adapte mal à un site portuaire. La gare urbaine privilégie le voyageur et s'ouvre sur la ville. Le port s'intéresse en priorité à la marchandise.

Dans mes observations plus récentes, on retrouve, sous une autre forme, ce contraste.

Le terrain des grands projets concerne les bassins créés au XIX^e siècle, à partir de la Joliette et leur environnement. Le reflux du trafic maritime en ces lieux laisse un champ ouvert aux initiatives. On crée le concept de zone d'Euroméditerranée. Le destin n'en est guère aisé à penser et à amorcer.

Le déclin du port redonne place à l'idée d'un littoral de promenade, enfin ouvert au peuple marseillais. L'urbaniste peut être séduit. Mais l'activité maritime demeure. En revanche, la vue « paysagique » de la mer est un enjeu. Alors pourquoi avoir détruit le viaduc autoroutier littoral pour la masquer par la gare maritime ? L'équipement portuaire est d'ailleurs relancé par la fréquentation des « gros chargeurs » de croisières. Mais quelle est alors l'articulation entre port et ville ?

L'opération Euroméditerranée était partie d'une action patrimoniale : redonner vie (à la manière du *recupero* italien ou de Liverpool) aux docks saint-simoniens, impressionnant ensemble de bâtiments d'une architecture brutaliste. Une vocation en partie culturelle leur était attribuée. Mais la logique foncière l'a emporté. Une barre de bureaux (pour partie déplacés du centre-ville) a été pratiquement appuyée sur ces édifices, s'interposant entre eux et la ville, en confisquant leur visibilité et se les subordonnant.

Plus globalement, le site d'Euroméditerranée invitait à repenser les activités de Marseille. Faut de mieux, j'ai cédé à mon tour à l'utopie. À l'échange de marchandises, qui avait fait la grandeur de Marseille, devait se substituer l'échange des savoirs et des savoir-faire. J'imaginais donc, au tournant du siècle, la création d'un pôle de formation et de réflexion (allant des techniques, de l'eau par exemple, jusqu'à la confrontation des langues et des médias) à l'échelle méditerranéenne. En ce sens, des initiatives partielles, oscillantes, me semble-t-il, ont été prises. Il a manqué peut-être la stratégie d'ensemble qui aurait reconnu son prix à la « diversité » marseillaise, hors des excès du communautarisme. En 2013, Marseille « capitale culturelle » serait l'occasion de ressaisir le projet. Mais la culture ne se limite pas au divertissement ou au musée qui n'en sont que des expressions. C'est la totalité de Marseille qui est en question. Il faut peut-être réexaminer les rapports entre l'urbanisme, les groupes sociaux et la politique. ■

Marcel Roncayolo, octobre 2012

(enfant, je me postais souvent à l'arrivée des eaux de la Durance), qui donne à penser la succession des générations. L'eau et les arbres sont deux éléments essentiels dans une ville. La beauté est dans le regard du récepteur.

Limite et frontière, ville et territoire

« La limite est abstraite alors que la frontière est concrète. La limite, projetée au sol, est administrative et souvent artificielle ; elle est une représentation, certes ancrée dans une réalité, mais provisoire (pour preuve, sur les cartes elle est figurée par un trait en pointillé). La frontière, elle, est une ligne de séparation entre deux choses ; elle est un territoire et a donc bien une réalité matérielle (frontière naturelle, etc.), mais



Vue perspective de Marseille par Frédéric Hugo d'Alési, chromolithographie, 1888, musée d'histoire de Marseille.

ne peut se dessiner avec précision. J'aime beaucoup la notion de territoire. Le territoire est ce qui relie et marque la différence entre la notion de limite et la notion de frontière. Le territoire, on y appartient et on le pratique. Il recèle appartenance et appropriation. La limite ne se vit pas.

« Quant à la ville, elle se définit toujours par ses relations externes et ses structures internes : en tant que lieu d'organisation territoriale autour d'elle et en tant que territoire elle-même.

« Le territoire a toujours dépendu de l'existence d'une ville. En France, tous les "pays" se sont constitués autour d'une petite capitale locale. Dans notre culture occidentale, il n'existe pas de territoire constitué sans ville. Ainsi, sur le continent nord-américain, les villes sont créées au rythme de la marche vers l'Ouest, au fur et à mesure que la frontière se déplace. Dans toutes les civilisations nomades, les villes sont les lieux du regroupement, les points de référence. Cette notion-là définit très bien la ville.

Ville et matérialité

« La ville est une seconde nature, créée par l'homme. Elle recèle sa propre temporalité qui échappe aux autres par sa matérialité. Je préfère la notion de matérialité à celle d'espace. L'espace est plus arithmétique. Ce qui me semble marquer l'intérêt de la géographie, c'est ce qu'elle comporte comme matière créée par l'homme et qui résiste. Même détruite, la ville